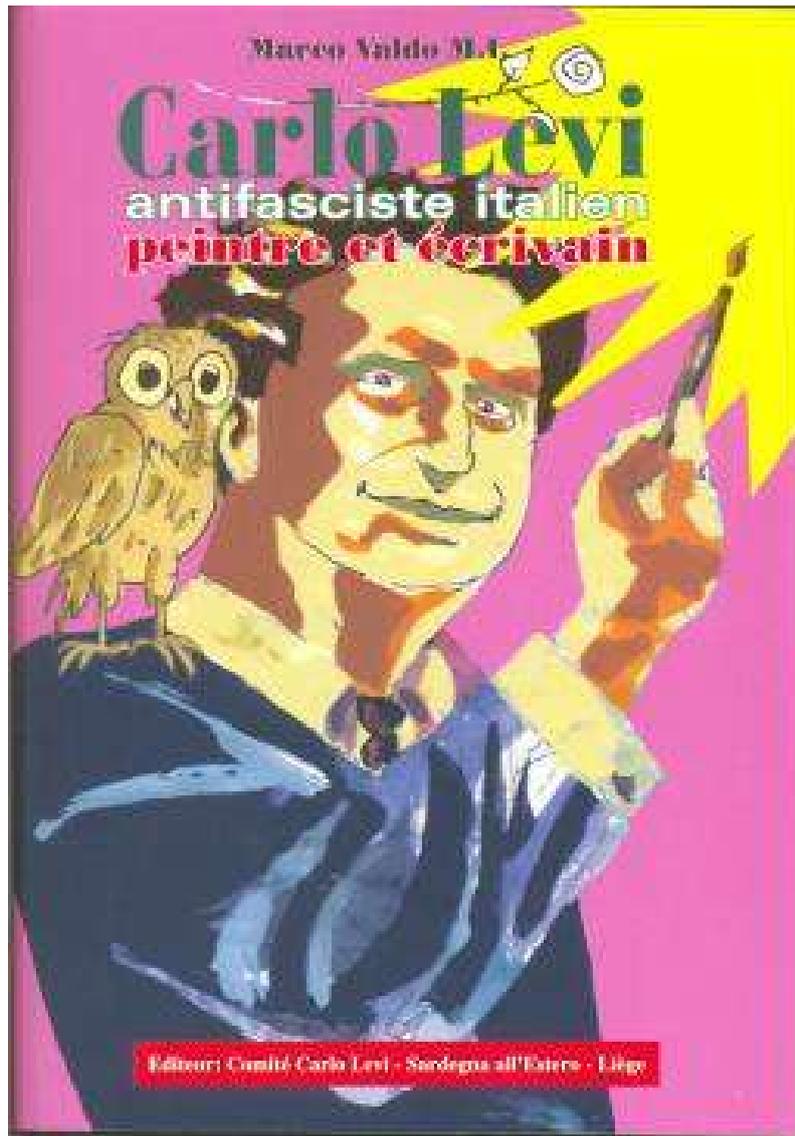


Marco Valdo M.I.

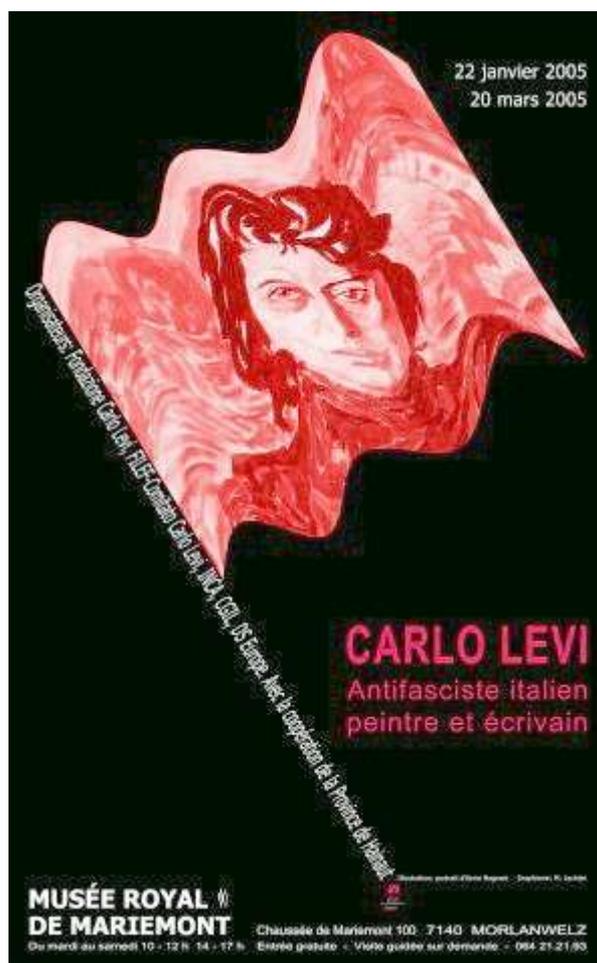
**Carlo Levi
antifasciste italien
Peintre et écrivain**



Tableaux d'une exposition

Editeur : FILEF La Louviere - Comité Carlo Levi – Sardegna all'Estero - Liège

Présentation d'une exposition



« *Carlo Levi antifasciste italien - Peintre et écrivain* » : ainsi se présente dans les annonces qui en ont été faites, l'exposition Carlo Levi au Musée de Mariemont. Qu'elle ait lieu dans « *La Galerie de la Réserve précieuse* » est un signe : Carlo Levi est un des plus précieux artistes du 20^{ième} siècle. On va le voir ci-après. Le présent opuscule a pour vocation première de servir de guide au visiteur de l'exposition, même si – c'est une loi du genre, il déborde largement de cette mission.

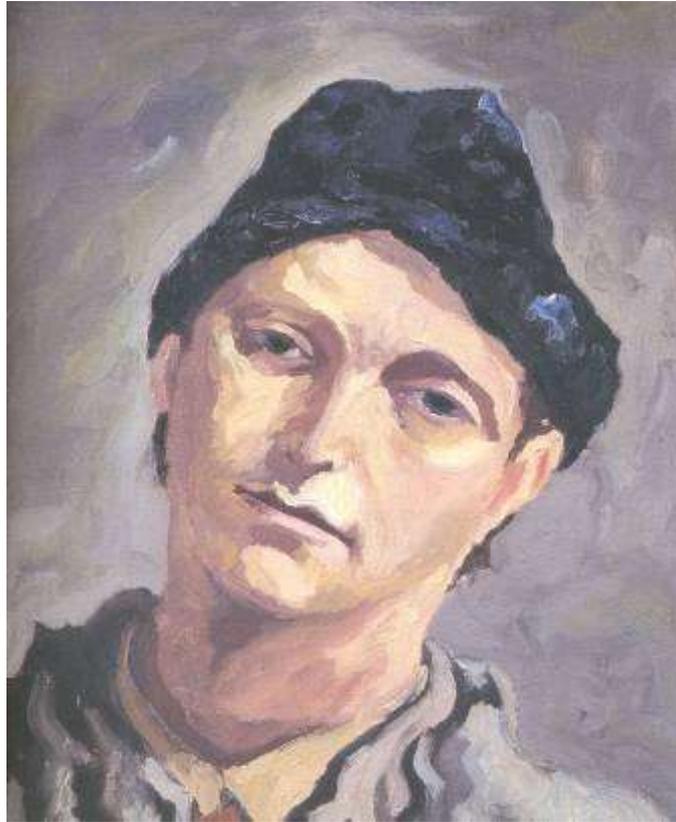
La Fondazione Carlo Levi, dont la création avait été voulue et menée à bien par Linuccia Saba, fille du poète Umberto Saba et amie de longue date de Carlo Levi, qui en fut la première présidente, a réalisé depuis plus de vingt cinq ans un travail considérable pour faire connaître l'œuvre de Carlo Levi. Cette exposition en est une modeste démonstration. Il y en aura d'autres, notamment à la fin de la présente, les tableaux repartiront

très vite vers une grande exposition qui aura lieu dans le Sud de l'Italie où seront présentées plusieurs centaines de ses toiles.

Il convient aussi de préciser d'entrée de jeu que la présente exposition s'inscrit dans un travail de plus longue haleine visant à faire connaître Carlo Levi et son œuvre au public de langue française, dont une bonne part (au moins dans nos anciennes régions minières) a des racines italiennes. Par ailleurs, il s'agit aussi de couper court à un certain oubli et à certaines résurgences. Ce travail, mené par le Comitato Carlo Levi – FILEF, organise outre cette exposition, une série de conférences et de concerts dans diverses régions de Wallonie et tend à promouvoir la traduction en langue française des œuvres encore inédites de Carlo Levi. Les traductions existent : il ne leur manque plus qu'un éditeur.

Faire connaître Carlo Levi, c'est en premier lieu mettre en avant un militant antifasciste. C'est redonner à ce combat de salubrité publique toute sa place dans l'histoire et dans le monde contemporain, où refléurit la fleur vénéneuse.

Petite biographie de Carlo Levi



Carlo Levi est né à Turin le 29 novembre 1902. Il grandit dans une famille bourgeoise juive. Son père était commerçant en tissus. Sa mère était la sœur du dirigeant socialiste italien, Claudio Treves, lequel embrocha dans un duel un certain Benito Mussolini.

Carlo Levi fit ses études à Turin : au lycée Alfieri, puis à la Faculté de Médecine, où il obtint son diplôme de médecin à 22 ans. Par la suite, Carlo Levi ne pratiqua jamais la médecine ; il fut peintre. La peinture fut jusqu'à la fin de sa vie une de ses activités principales. Il fut d'ailleurs un des grands de la peinture italienne du siècle dernier durant presque cinquante ans.

Au temps de la Turin révolutionnaire (1920), il fut impliqué dans le mouvement de conseils ouvriers et d'occupations d'usines auquel participèrent Antonio Gramsci, Luigi Einaudi et Piero Gobetti. Peintre et résistant antifasciste : il mena cette double vie pendant vingt ans notamment au travers de Giustizia e Libertà (G&L), un mouvement clandestin fondé par les frères Rosselli et dont Carlo Levi fut un des piliers.

Grâce à son activité d'artiste au niveau international, il voyagea entre l'Italie et l'étranger et fit la liaison entre les exilés et la résistance intérieure. A partir de 1923, il fit de nombreux et longs séjours à Paris, où se retrouvaient les artistes du monde entier et les exilés de toute l'Europe (antinazis, antifranquistes, antifascistes...). En 1934 et 1935, par deux fois, Carlo Levi fut arrêté et emprisonné à Turin. Son dénonciateur était un écrivain de gare : un certain Pitigrilli. Carlo Levi fut ensuite confiné à Aliano en Basilicate. C'est ce séjour forcé qu'il raconte dans son livre le plus connu « Le Christ s'est arrêté à Eboli », qui fut publié dès la fin de la guerre chez son ami Luigi Einaudi : « il suo caro editore ».

Entre 1939 et 1942, il vécut en France et continua la lutte clandestine contre le fascisme. De retour en Italie en 1942, il vécut à Florence et y mena une intense activité de résistance contre les fascistes, puis contre les Allemands. Au sortir de la guerre, à la demande du CTLN (Comité Toscan de Libération Nationale), il dirigea un temps « La Nazione del Popolo » ; ensuite, à Rome, il dirigea le quotidien national du Parti d'Action « Italia Libera » durant les quelques mois que dura le gouvernement issu de la Résistance et dirigé par Ferruccio Parri, membre lui aussi du Parti d'Action. Ce gouvernement, qui portait toutes les espérances de vraie démocratie, sera sabordé par les Etats-Unis d'Amérique et leurs alliés italiens: principalement, la Démocratie Chrétienne, remettant ainsi au pouvoir l'alliance des grands propriétaires du Sud, des affairistes du Nord et la petite-bourgeoisie avide de réussite et d'argent, c'est-à-dire en réalité, les mêmes couches sociales qui avaient porté et soutenu le régime fasciste comme elles supportent, aujourd'hui encore, le régime berlusconien.

Par la suite, Carlo Levi poursuivit une vie professionnelle complexe de peintre et de journaliste-écrivain et mena une activité politique et sociale profonde consacrée à la défense des paysans du Mezzogiorno. Cette action l'amena à prendre en compte le phénomène de la désertification et son corollaire, l'émigration forcée de populations entières. C'est ce combat qu'il poursuivra au travers de la création de la FILEF (Federazione Italiana Lavoratori Emigrati e Famiglie), organisation soutenue par le mouvement syndical, dont le rôle est de maintenir le lien avec les travailleurs émigrés et de leur apporter aide et soutien. Carlo Levi fut le premier président de la FILEF.

Auteur de nombreux articles, il publia aussi une série de livres à savoir notamment :

Cristo si è fermato à Eboli publié en 1945 chez Einaudi à Turin.

Paura della Libertà publié en 1946 chez Einaudi à Turin.

L'orologio publié en 1950 chez Einaudi à Turin.

Le parole sono pietre publié en 1955 chez Einaudi à Turin. Prix Viareggio.

Il futuro ha un cuore antico publié en 1956 chez Einaudi à Turin.

La doppia notte dei tigli publié en 1959 chez Einaudi à Turin.

Un volto che ci somiglia (Ritratto dell'Italia) publié en 1960 chez Einaudi à Turin.

Tutto il miele è finito publié en 1964 chez Einaudi à Turin.

Coraggio dei miti (Scritti contemporanei 1922 – 1974) – De Donato Editore, Bari 1975

Quaderno a cancelli publié en 1979 chez Einaudi à Turin.

E questo il carcer'tetro ? publié par Il melangolo en 1991 à Gênes.

Opere in prosa di Carlo Levi – a cura della Fondazione Carlo Levi – Roma, 7 volumes publiés chez Donzelli editore autour du centième anniversaire de la naissance de Carlo Levi – 2001-2003.

Elu sénateur de la République en 1963 et 1968, sur des listes du P.C.I., il siège au Sénat sous l'étiquette de « gauche indépendante ».

Carlo Levi s'installe à Rome en 1947 et y passe les 30 dernières années de sa vie. Il y meurt en 1975.

Tout au long de sa vie, Carlo Levi fut un intellectuel engagé, au sens que son ami Jean-Paul Sartre donnait à ce mot.

Carlo Levi tiendra la promesse qu'il avait faite aux paysans de Basilicate de revenir parmi eux : il est enterré à Aliano en Lucanie.

L'exposition présente en fait les deux grandes figures de l'artiste : le peintre et l'écrivain. Elle raconte aussi l'histoire de l'homme face à l'Histoire et du militant face à la dictature fasciste et face à toutes les oppressions.

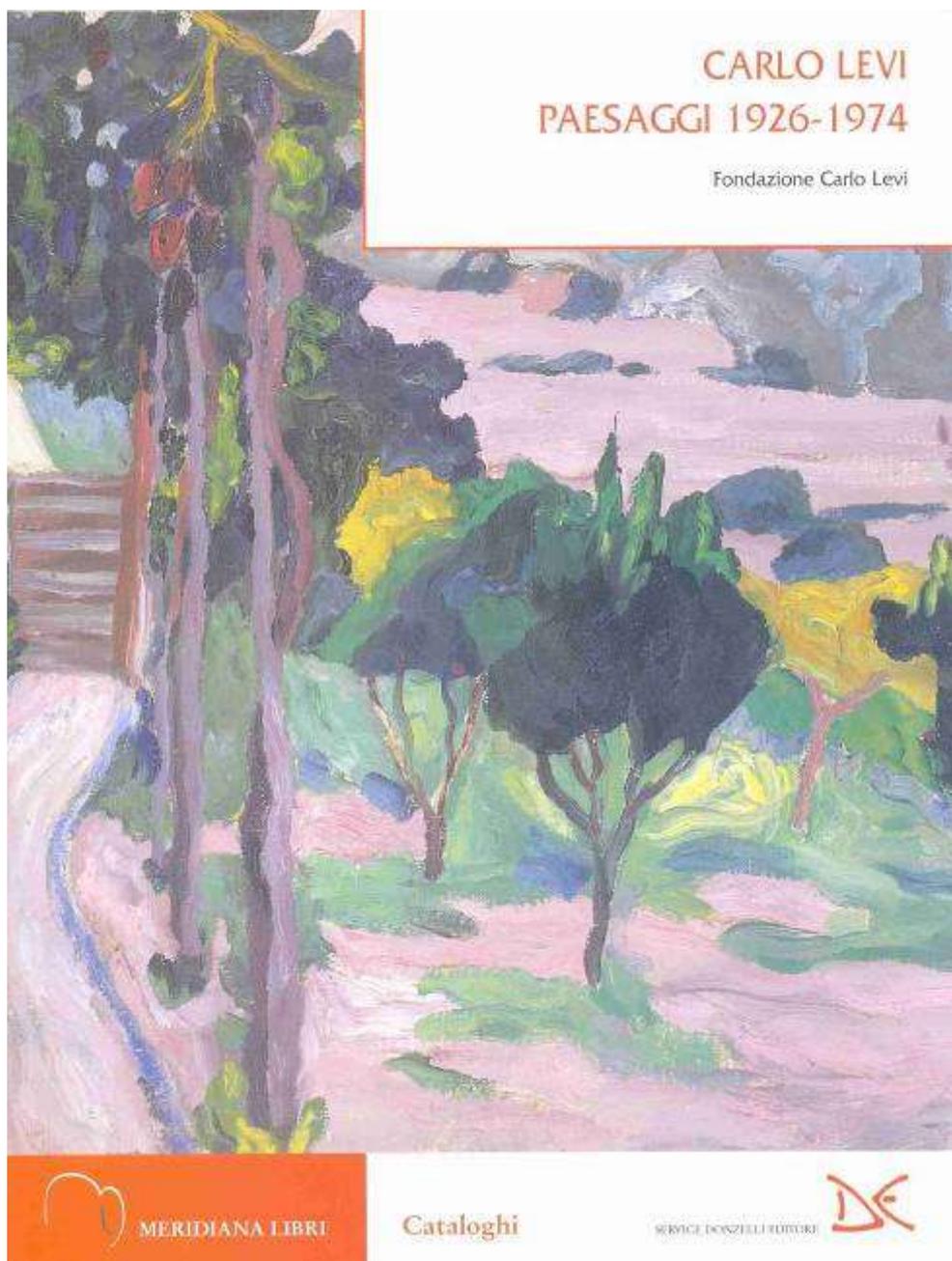
Le peintre et la peinture.

Cette exposition, qui se tient trente ans après la mort de Carlo Levi, a une vraie dimension historique en ce que notamment, l'œuvre peinte de Carlo Levi, spécialement ses portraits, peut être considérée comme une illustration de « Cinquante ans d'histoire italienne » et j'ajouterais « d'histoire européenne, si ce n'est mondiale ». Italianissime parmi les Italiens, Carlo Levi ne s'est jamais cantonné dans une nationalité.

Pour le peintre et sa peinture, on reprendra les éléments établis par Pia Vivarelli qui est professeur d'histoire de l'art à l'université de Naples et jusque récemment présidente de la Fondazione Carlo Levi et sans conteste, une grande spécialiste de la peinture de Carlo Levi.

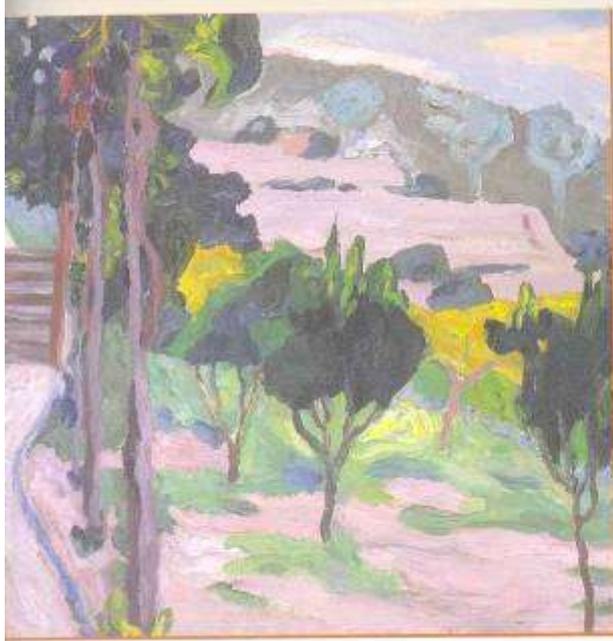
Le nouveau président de la Fondazione Carlo Levi est Guido Sacerdoti, neveu de Carlo Levi.

« Levi et la peinture



Carlo Levi commença à peindre dès l'enfance et sa première participation à une exposition collective date de 1923. Après avoir obtenu son diplôme de médecin, il décida de se consacrer entièrement à la peinture et il se rapprocha d'un groupe de jeunes peintres turinois, qui étaient soutenus par l'historien de l'art antifasciste Lionello Venturi et qui, suivant les enseignements de Venturi à l'Université de Turin, se tournaient vers Paris et vers les développements de l'expressionnisme français du 20^{ième} siècle.

*Il en dérivait une peinture intéressée surtout au paysage et aux portraits, que Levi développa avec une gamme de couleurs claires et raffinées et avec des compositions dynamiques souvent organisées en diagonale, comme on le constate aussi par les exemples exposés ici de *La Via delle Palme – L'avenue des Palmiers* (1926) et de *Parigi – Paris* (1928).*



La notte è una meraviglia di silenziosi rumori,
di uccelli notturni, di brezza nelle fronde,
e lontano uggolare dei cani;
e la luna rende misterioso e immenso
quel mio spazio di pochi metri nella pineta,
dove dipingo,
e dove ogni ramo e ogni tronco
mi sono amici e conosciuti.

Carlo Levi

ISBN 88-86175-73-6



9 788866 175734

L. 40.000 € 20.66

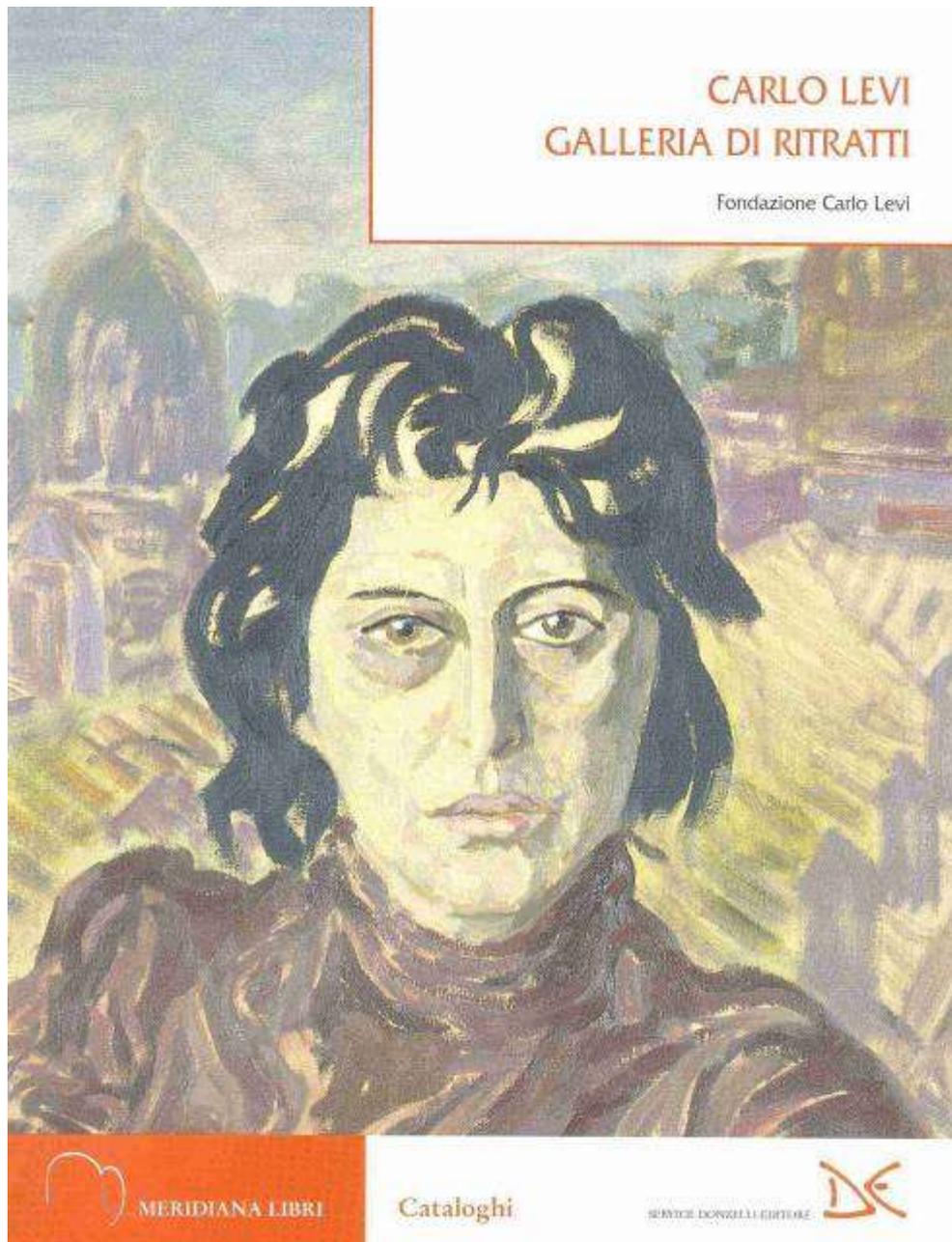


www.adelphi.it



Vers 1930 et 1931 Levi, toujours à Paris, découvre la nouveauté de la couleur et du coup de pinceau rapide propre à Van Gogh et au langage expressionniste (comme dans Leone Ginzburg con le mani rosse – Léon Ginzburg aux mains rouges, 1933) et cette peinture rapide dans l'exécution et aux tons fortement contrastés restera une constante de toute sa production (voir Fuoco di guerra vicino a Firenze – Feu de guerre près de Florence – 1944 ou Tetti di Roma – Toits de Rome – 1951 ou encore, Ritratto di Siqueiros – Portrait de Siqueiros – 1965).

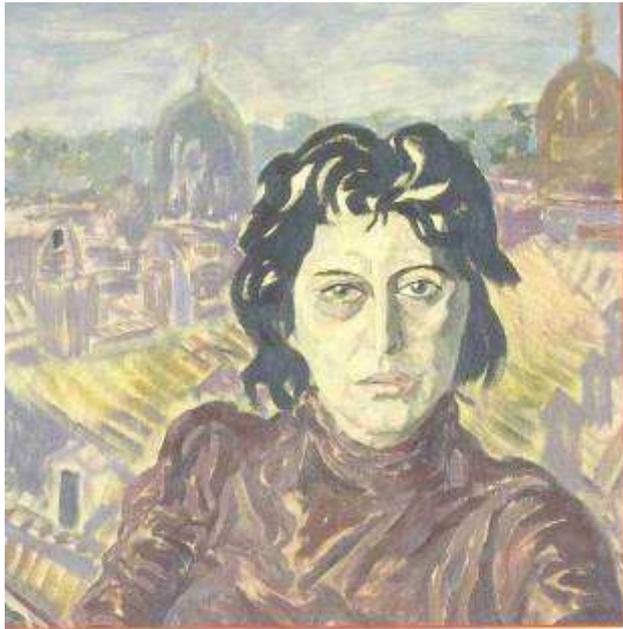
Dans les années trente, Levi s'affirme comme peintre non seulement dans le panorama italien – et il est invité aux Biennales de Venise et aux Quadriennales de Rome – mais aussi, au niveau international, grâce à une exposition collective à Londres en 1930 et à des expositions personnelles à Paris en 1932 et 1933.



Le portrait de l'écrivain Italo Calvino – 1959 est un témoignage, au contraire, de la dernière peinture léviane, quand la couleur se condense en touches

si matérielles¹ qu'elles ont l'aspect de tampons, qui recouvrent, avec leurs reliefs marqués, toute la surface picturale.

Les années soixante et septante se caractérisent aussi par la présence de deux thèmes spécifiques du dernier Levi : les thèmes mythologiques (comme le *Piccolo Narcisso – Petit Narcisse – 1965*) et le sujet des caroubiers d'Alassio, dont Levi a peint de nombreuses versions, avec des tableaux au développement vertical et horizontal accentué, composés de plusieurs toiles assemblées (comme *Tronco di Carrubo – Tronc de Caroubier – 1965*).



Se i ritratti hanno un potere che
(oltre a un potere poetico)
è un potere magico,
da questa magia sono stato avvolto e coinvolto,
pur senza servirmene, tutta la vita.

Carlo Levi

ISBN 88-86175-57-4



9 788860 175579

L. 40.000



¹ Matérique : néologisme : comme adjectif, il qualifie une peinture, une sculpture qui incorpore la dimension matérielle, du matériau, un art relevant du courant matériste ou du matérisme.

*L'intérêt de Levi pour les thèmes mythologiques naît de la conviction de l'artiste que toute la nature est animée d'une énergie interne, qui « personnifie » également les éléments végétaux comme les caroubes, auxquels Levi attribue souvent de vrais noms propres. Cette animation qui envahit toute réalité crée aussi des métamorphoses et des images surréelles (comme dans *Scrivendo sulle colline o sulle onde – En écrivant sur les collines ou sur les vagues – 1973*), qui recherche de manière spécifique ce rapport entre mots et images, déjà au centre de la peinture d'un artiste de l'avant-garde historique comme René Magritte. » (Pia Vivarelli)*

La révélation de la peinture, Carlo Levi l'a eue, à l'instigation de son père, dès la fin de l'enfance. Son premier tableau date de ses 13 ans et s'intitule « La maison le matin ». Il s'en souviendra toute sa vie. « *Même le peuplier, qui était près du mur qui séparait notre jardin de celui des voisins, n'y est plus, si ce n'est dans mon souvenir, et dans mon tableau, le premier, il me semble, que j'ai peint, qui le représentait, avec la maison, la barrière, la glycine à contre-jour sur la grille, la volière de l'autre côté de la rue, entre les grands cèdre aux cimes inclinées. Ce peuplier fut coupé pendant la guerre, je crois en 1916...* », écrit-il en 1973. Ainsi donc commença l'aventure picturale de Carlo Levi. Il devait peindre tout au long de sa vie des centaines de toiles. Carlo Levi fut un peintre et pas n'importe quel peintre et pas un peintre mineur.

Dès les années 1920 et encore bien après la guerre jusque dans les années 1970, Carlo Levi est présent dans les grandes expositions et dans de très nombreuses galeries à Turin, à Venise, à Rome, à Paris, à Londres, à New York. Il peindra toujours - même en prison, même en relégation. Même aveugle. La peinture est une des dimensions essentielles de sa nature. Pour dire la chose de façon plus imagée, la peinture lui est entrée dans le cœur et elle n'en est plus jamais sortie. Carlo Levi avait en quelque sorte la peinture dans la peau. La peinture (l'œil et la main) a été le mode d'expression et de réflexion (comme la couleur réfléchit la lumière) essentiel, fondamental de Carlo Levi. Tout comme l'écriture.

Les tableaux exposés.

La présente exposition apporte quelques éléments, montre quelques toiles, juste assez pour indiquer la place de Carlo Levi dans la peinture. Elle se veut une simple introduction à l'univers lévian, elle se présente en somme comme une première incursion dans la culture léviane en offrant à voir 26 toiles du peintre Carlo Levi. C'est peu, si l'on veut bien considérer

qu'il en a peint des milliers, c'est énorme si l'on songe que chez nous, la plupart des gens – même « cultivés », même « spécialistes de l'art » - ignoraient jusqu'au fait que Carlo Levi fut un des grands peintres du siècle dernier. Pour beaucoup, cette exposition sera donc une révélation.

Par ailleurs, il importe de se demander comment un pareil travail, une pareille œuvre a pu être ici aussi longtemps ignorée, méprisée, mise sous le boisseau et rejetée dans un enfer de la peinture. L'hypothèse la plus solide tient à ce que le peintre Carlo Levi s'est toujours posé en contempteur de l'art « dominant » du 20^{ième} siècle, en adversaire de l'abstraction, en critique acerbe de la peinture et de l'idéologie picassiennes. Les milieux artistiques « bien pensants » l'ont ostracisé et se sont ingéniés à le faire disparaître. Pour un peu, ils auraient pu réussir. La confrontation de Carlo Levi et de Pablo Picasso est du point de vue de l'art pictural un moment essentiel de la peinture, même s'il a été ignoré, caché, dissimulé par les tenants du picassisme et de l'art abstrait. Carlo Levi et Pablo Picasso se connaissaient et vivaient dans le même Paris. Ils s'opposaient violemment dans leur conception de la peinture. Un poème de Carlo Levi illustre cette situation :

Mais pourquoi ma pensée retourne-t-elle toujours

à lui, à son œil rond ?

Pourquoi, même en pensant des choses opposées

Et en venant de lieux éloignés

Nous avons pourtant fait tant de chemin ensemble

Nous avons découvert des enchantements, et des philtres, des masques et des Demoiselles

Et tant de fois cru être du même côté

Il ne serait pas impossible cependant de faire connaître une plus grande partie de l'œuvre pictural de Carlo Levi. Il suffirait de prolonger ici (ou dans d'autres lieux de notre région) le projet de la Fondazione Carlo Levi « d'une série d'expositions qui, à une cadence annuelle, présenteront

par rotation, regroupées par thèmes, les plus de 800 œuvres de la collection de la Fondazione. »

Les tableaux de l'exposition sont organisés autour de 7 thèmes : Carlo Levi tel que lui-même, les lieux de Carlo Levi, Carlo Levi et la politique, Carlo Levi et l'écriture, Carlo Levi et la peinture, les amis de Carlo Levi et Carlo Levi et le Sud.

1. Carlo Levi tel que lui-même : Autoportrait

Généralement, l'autoportrait présente l'artiste dans l'attitude du peintre au travail. Il existe de nombreux autoportraits de Carlo Levi. On en trouvera d'ailleurs un dans la présente exposition. L'autoportrait s'inscrit dans une longue tradition de la peinture européenne. On connaît ceux de Rembrandt, Van Gogh, Gauguin, Matisse... C'est également une indication de la considération que le peintre a de son implication dans son art. L'autoportrait est une confrontation : l'artiste face à son art, le peintre face à la peinture, l'artiste face à sa vocation, l'artiste face à la société ; l'autoportrait est à la fois une question : comment peut-on être peintre ? et une affirmation : je suis peintre. Il montre à la fois le doute et l'affirmation artistique. Carlo Levi avait décidé – abandonnant la carrière médicale – qu'il serait peintre. Il le fut. Dès lors, commençons par l'autoportrait ou comment Carlo Levi se voyait en 1935.

Autoportrait à la cuisinière (1935) : huile sur toile (74 x 93)



Comme il se doit, nous amorcerons donc notre promenade dans le parc pictural de Carlo Levi par le portrait de l'artiste par lui-même, comme s'il nous accueillait à l'entrée de son monde. C'est un artiste jeune qui est là devant nous, mais en même temps un homme engagé dans le combat de la vie : il vient d'avoir 34 ans. A ce moment, déjà, Carlo Levi est en butte aux persécutions du régime fasciste : comme artiste, comme juif et comme résistant politique. Ces années-là (1934-1935), il sera toujours surveillé, plusieurs fois perquisitionné, plusieurs fois arrêté, plusieurs fois incarcéré à Turin, puis à Rome avant d'être confiné en Basilicate. En quelque sorte, celui que nous voyons là est en liberté surveillée, il est entre deux prisons.

Si l'on se réfère à la tradition évoquée ci-dessus, cet autoportrait est très particulier. Le peintre Carlo Levi ne se représente pas comme peintre. Il n'y a qu'un seul indice qui permettrait de supposer qu'il est peintre et encore, on le trouve tout au fond de la toile comme un élément décoratif secondaire et comme accessoire, un coin de tableau accroché au mur et derrière un chevalet. Au contraire, tout donne à penser qu'il s'agirait là du portrait d'un intellectuel, d'un étudiant, de quelqu'un qui étudie ou qui écrit, quelqu'un qui travaille à la table, mais pas au chevalet. De plus,

on pourrait penser qu'il s'agit du portrait d'un autre : il y a là une distance, comme une mise en objectivité, un moment très exactement de réflexion. Tout comme le personnage, quel qu'il soit au demeurant, n'est pas représenté dans une attitude ni dans un lieu qui le mettrait socialement en valeur. Il vit dans sa cuisine, il travaille sur la table des repas, sans doute l'unique de son logement ; en outre, il n'a pas la pose du lettré ou du savant : à son bureau avec une bibliothèque derrière lui. Aucune revendication de prestige. Ici que de l'informel, que du quotidien. L'homme aux cheveux d'or n'est que lui-même. On le voit qui s'appuie sur sa longue main et comme perdu dans ses pensées ou dans ses soucis. Il suffit de regarder ses yeux tout au fond de leur orbite pour ressentir le poids de douleur qui tient l'homme, la pesanteur de ces inquiétudes qui vous taraudent et vous minent.. Et pourtant, tout ce visage – la masse du corps, pesante et sombre, est presque informe - tout ce visage est peint en contre-jour, avec venant du côté droit, la lumière. Ce jeu de lumière, et donc d'ombres, est une des constantes du travail pictural de Carlo Levi, qui était confondu d'admiration pour Rembrandt. Avez-vous remarqué que chez Rembrandt aussi la lumière vient du côté droit ? Quant au jeu des couleurs, on y trouve également (sauf quelques touches destinées à porter l'ensemble) une palette restreinte, sobre, proche du sépia. Le coup de pinceau est à la fois sûr, net et ondoyant : c'est la patte de Carlo Levi.

1. Les lieux de Carlo Levi.

Une des tendances de la peinture du 19 et du 20^{ième} siècles est de donner à voir le monde et les lieux où vit le peintre. La peinture est ainsi représentation du monde et exposition d'une vision particulière : à la fois, tentative de saisir le monde dans un regard et essai d'enracinement quotidien et de lien avec le social. La peinture se fait moment de l'histoire. Chez Carlo Levi, on le verra, c'est là une façon de voir (et faire voir) le monde tel qu'il se présente dans une sorte d'immédiateté, une manière d'être du peintre dans le monde.

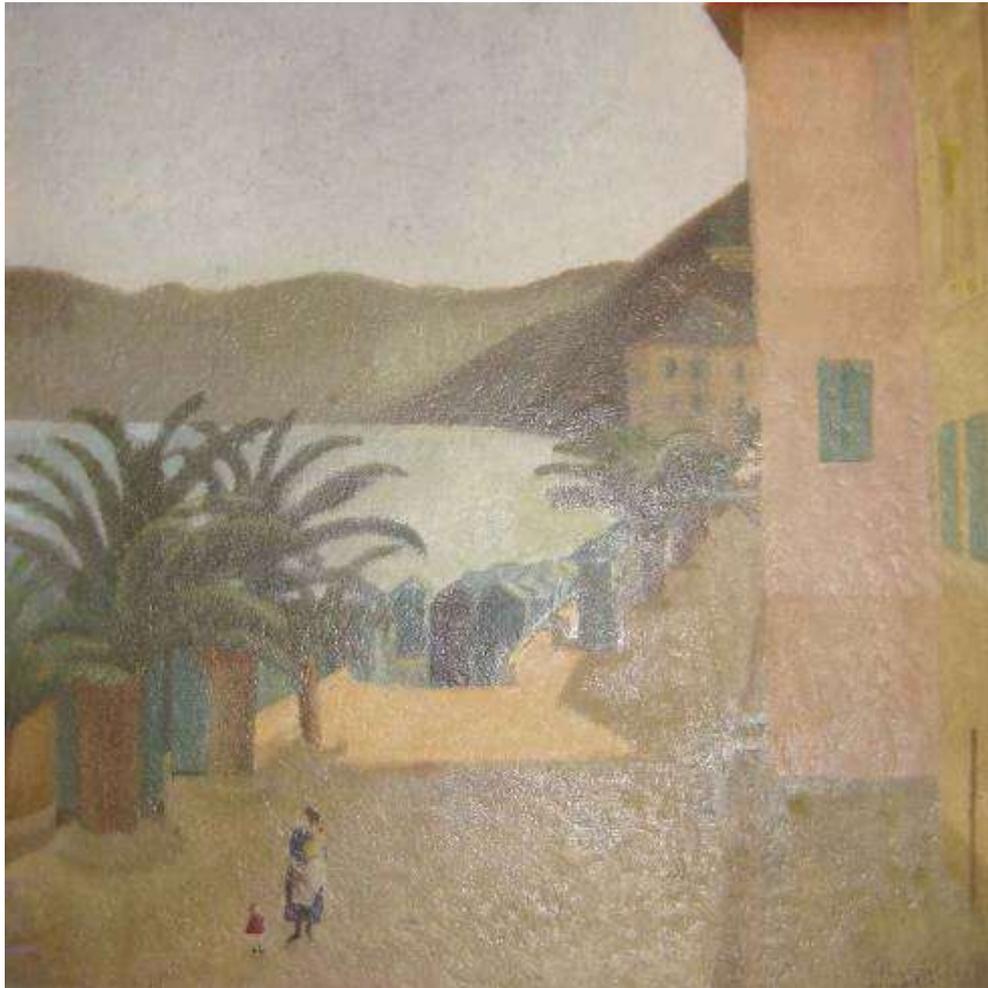
Les toiles exposées sont dans l'ordre chronologique :

Les usines à gaz (Turin 1926) : huile sur carton (40 x 47)



Turin, c'est la ville de Carlo Levi, celle où il a grandi, celle où il vit. Il dira plus tard : « *Turin est ma ville. J'y suis né, j'y ai vécu gamin, j'y ai appris les mots et les sentiments et l'amitié, et les actions des hommes... Et à présent encore [fin des années cinquante], quand je retourne, de temps en temps, à Turin... je ne peux pas ne pas mêler et fondre avec les images d'aujourd'hui celles aussi, pour toujours fixées et permanentes, du souvenir.* »

L'avenue des Palmiers (Alassio, 1926) : huile sur tableau (50 x 50)



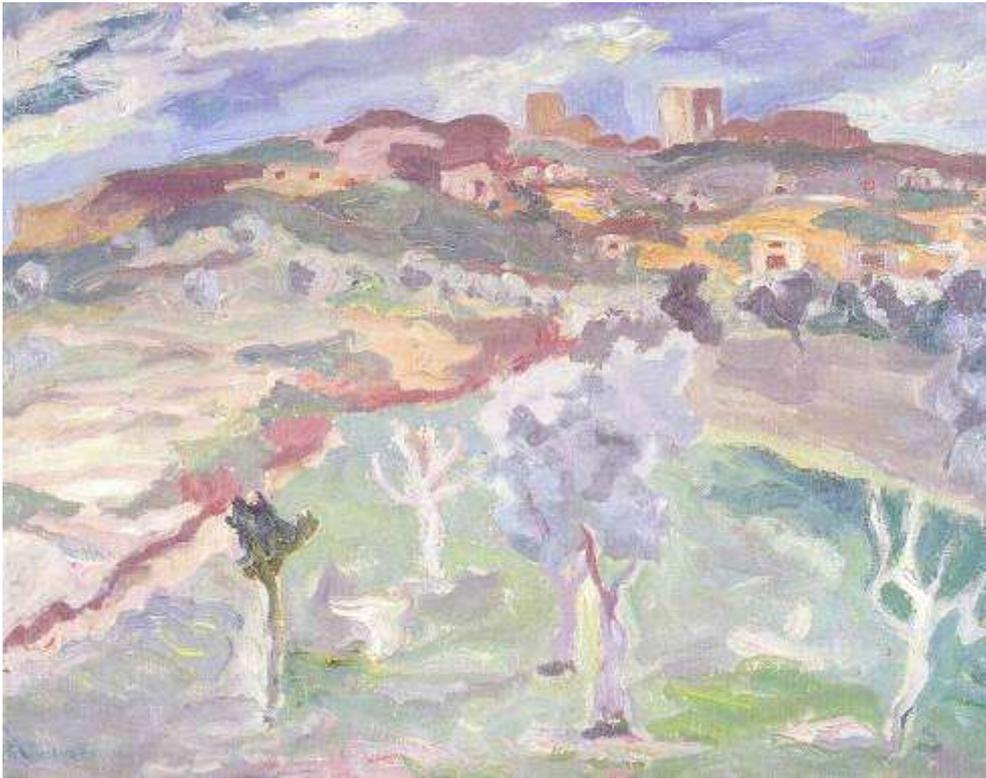
c'est le lieu de villégiature de la famille Levi. Comme Turin, Alassio restera présente tout au long de la vie de Carlo Levi. Alassio, sur la côte ligure, c'était le refuge de Carlo, le lieu de la continuité de la famille et du temps heureux. Alassio fut toujours le repaire, le lieu des retrouvailles, l'endroit où entre les arbres, les caroubiers, le soleil, les étoiles et la mer, Carlo reprenait force, recevait les amis, retrouvait les parents, toute une parentèle qui entourait le grand zio Carlo.

Paris (Pont Alexandre III - 1928) : huile sur tableau (53 x 48)



Paris est en quelque sorte avec Rome, la deuxième ville de Carlo Levi, c'est la capitale artistique de l'Europe et du monde, c'est le rendez-vous des artistes, c'est aussi le refuge des exilés politiques d'Italie et de toute l'Europe.

Derrière Grassano (1935) : huile sur toile (73 x 92)



Grassano est le premier lieu de l'exil politique en Lucanie : c'est une toile d'une tonalité toute différente de celles qui précèdent et où la manière du peintre, en réalité, l'approche de la peinture de Carlo Levi a considérablement évolué, notamment sous l'influence de ses contacts parisiens avec le courant dit « fauviste ». On ne peut pas ne pas penser à Paul Cézanne et à la Montagne Sainte Victoire. Comme tous les grands artistes, Carlo Levi n'hésite jamais à montrer ses sources d'inspiration, à incorporer tout naturellement ce que d'autres ont apporté à la peinture. En cela, on retrouve sans doute sa formation classique et plus particulièrement, sa formation médicale, où il serait aberrant de ne pas user de ce que d'autres ont apporté à la pratique et au savoir communs. Le regard se fait plus synthétique, le paysage s'élargit, la convention des couleurs se dissout, l'ombre et la lumière envahissent la toile. A ce sujet, Carlo Levi écrit en septembre 1935 à sa mère : « ... j'ai peint hier mon premier paysage grassanais ... et je me suis servi d'une gamme de couleurs inusitée pour moi ... qui va du jaune au violet, sans connaître ni l'azur ni le rose. » Faite au cœur de la Basilicate, c'est évidemment une toile qui annonce le grand

livre que sera « Le Christ s'est arrêté à Eboli » que Carlo Levi - devenu écrivain – publiera dix ans plus tard.

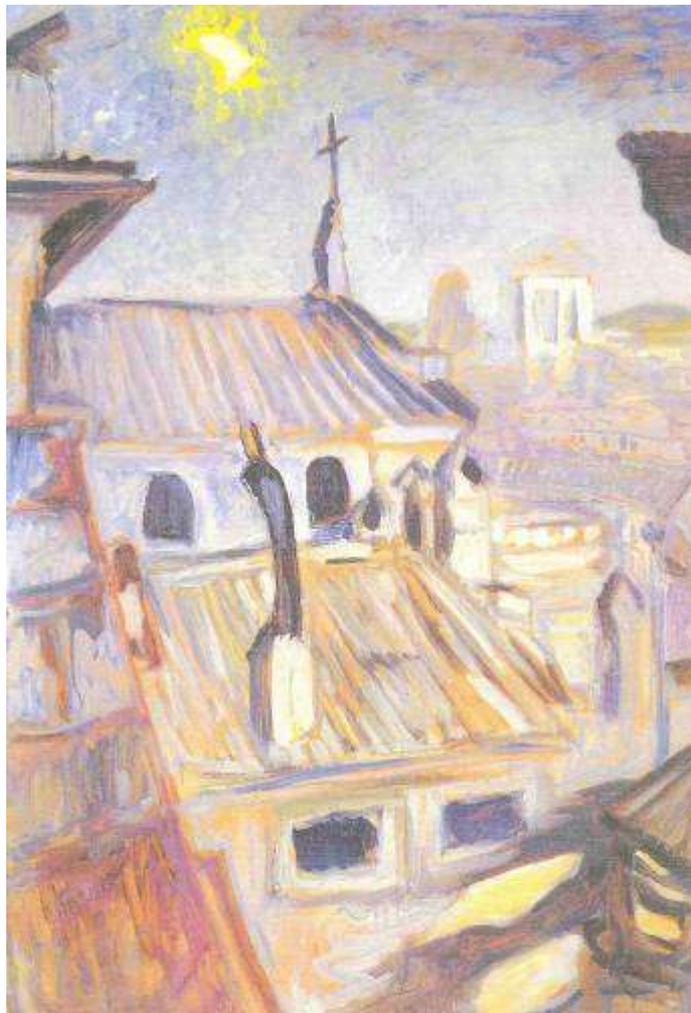
Feu de guerre près de Florence (1944), monotype (31 x 41)



Firenze, c'est un haut lieu de la résistance combattante, un lieu de guerre : c'est un tableau terrible par ce qu'il signifie qui s'inscrit dans une représentation presque immédiate et effroyable de l'histoire, mais pas de cette histoire lointaine et aseptisée des jours de paix, mais d'une histoire en train de se faire – dans la douleur. Il existe une série de tableaux de Carlo Levi dans la même veine, notamment La guerre partisans (1944), L'exécution capitale (1944), Bombardement (1944), La guerre (1944) et un tableau plus étrange encore « Les femmes mortes ou le camp d'extermination » (1942), étrange car prémonitoire, annonciateur, anticipateur qui décrit, montre et dénonce ce que l'Europe et le monde découvriront plus tard avec horreur : les tas de cadavres nus des camps nazis. Dans l'ensemble de ces tableaux « de guerre », les tons ont une valeur différente, les couleurs se font plus sombres, plus contrastées, plus

ternes aussi. La palette de Carlo Levi se met en berne, les coloris du temps de paix ont disparu.

Toits de Rome (1951) : huile sur toile (103 x 71)



Rome, lieu de vie quotidienne. A nouveau, les tons changent, les contrastes s'apaisent, les nuances atténuent les effets d'angles, Carlo Levi

a retrouvé un monde en paix. Le temps est passé où l'on entendait « *rugir les lions la nuit à Rome* », comme l'écrivait Carlo Levi lui-même dans « La Montre » (L'Orologio) juste après la guerre. Il voit Rome de son balcon. A nouveau, le regard s'ouvre, l'œil n'a plus peur de découvrir ce qui se pose devant lui, le soleil revient à une place centrale, la lumière se répand partout. Jean-Paul Sartre, parlant de Carlo Levi, écrit : « *où qu'il se trouve, il reste le plus romain des romains, à tel point qu'on croirait qu'il n'a même pas quitté Rome, ou qu'il l'emporte avec lui...* »

3. Carlo Levi et la politique

Au temps du fascisme, Carlo Levi peignait les amis antifascistes. Le portrait est devenu une arme politique. Il a peint par exemple : les frères Rosselli, qui étaient avec lui, parmi les organisateurs du mouvement antifasciste « Giustizia e libertà » (Justice et Liberté). Portraits importants qui montrent ces hommes qui bien qu'exilés en France, furent assassinés quelques années plus tard – le 10 juin 1937 – par les sbires de Mussolini, l'homme au menton relevé. Un d'entre eux, Carlo Rosselli était l'animateur et le créateur de la Brigade internationale italienne : la Colonna Rosselli qui se battit en Espagne aux côtés du peuple espagnol contre les armées franquistes et leurs alliés hitlériens et fascistes.

En 1937, à la galerie de La Comète, à Rome, Carlo Levi présente une exposition personnelle. Ce sont justement les portraits de ses amis de combat. La couverture du catalogue de cette « mostra personale » est un portrait de Carlo Rosselli, fondateur avec Carlo Levi de Lotta Politica et ensuite, initiateur du mouvement Giustizia e Libertà. La peinture de Carlo Levi devient un moyen d'accusation du fascisme. A Rome, à l'apogée du régime, quand le Duce est au sommet de sa puissance, Carlo Levi expose le visage de Rosselli, exilé, un mois à peine avant que Mussolini ne fasse assassiner les deux frères Rosselli – Carlo et Nello, en France, à Bagnoles de l'Orne.

Par exemple, autre portrait de Carlo Levi : Filippo Turati qui avait fondé – bien avant la naissance de Carlo Levi - le Parti Socialiste italien et qui, après l'assassinat de Matteotti, dut à plus de 70 ans s'exiler en Suisse pour se mettre à l'abri des tueurs fascistes italiens.

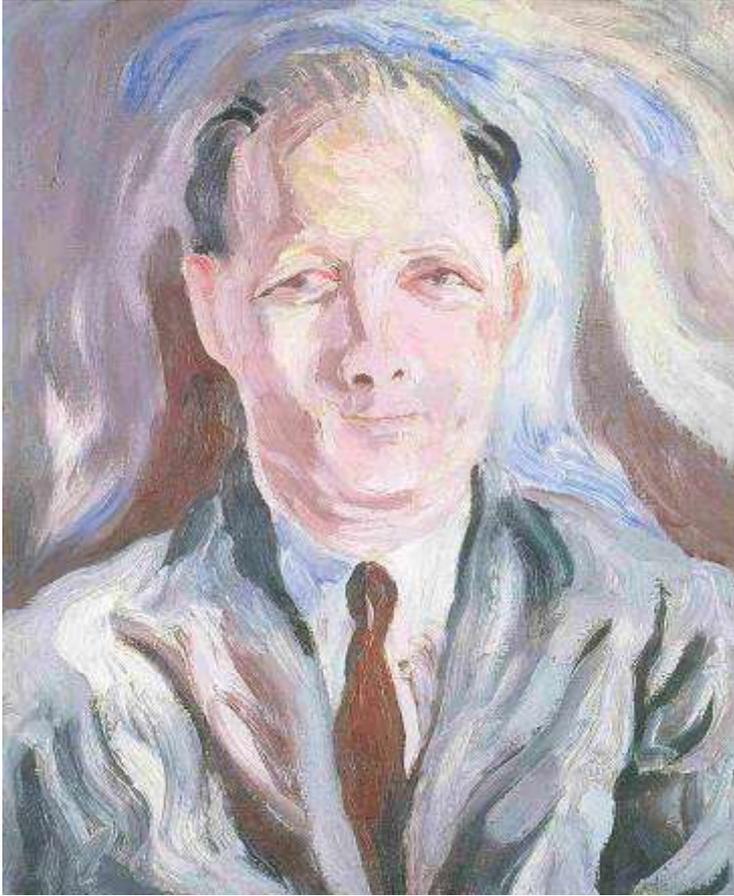
Par exemple encore, Leone GINZBURG, ami des plus chers de Carlo Levi, qu'il peignit sous les traits de l'homme aux mains rouges, que les

fascistes firent périr sous la torture en 1944 dans la prison romaine de Regina Coeli.

Le portrait, la peinture avaient ainsi un sens politique, un sens qui s'inscrivait dans un combat, dans le même combat que par exemple « Giustizia e Libertà », sur le terrain politique. C'était une peinture « signifiante », une peinture de l'homme « en situation ».

Carlo Levi antifasciste

Carlo Rosselli (1932) : huile sur toile (60x50)



On dirait la représentation tranquille d'un homme tranquille, tel qu'il était dans sa réalité quotidienne. Les résistants au fascisme, semble dire la toile, étaient des gens de tous les jours, des hommes parmi les autres, rien ne les distinguait que leur courage tranquille et la sûreté de leurs convictions ; leur obstination dans la résistance à la dictature. Rien dans ce portrait ne dit l'héroïsme réel de ce résistant, de cet homme qui par la suite, fut emprisonné, s'évada, organisa la résistance depuis son exil en France, créa une brigade internationale en Espagne pour lutter contre les militaires félons de Franco, contre les troupes nazies venues d'Allemagne et fascistes venues d'Italie. Il fut finalement assassiné lâchement (on est toujours lâchement assassiné) en compagnie de son frère Nello Rosselli à Bagnoles de l'Orne, en France, sur ordre de Mussolini.

Leone Ginzburg aux mains rouges (1933) : huile sur toile (61x50)



C'est la représentation prémonitrice – les mains rouges comme menottées – du destin de cet intellectuel de grande qualité humaine. D'origine ukrainienne (né à Odessa en 1909), écrivain et docteur en lettres de l'Université de Turin, il fonde avec Giulio Einaudi, ce qui allait devenir une des plus grandes maisons d'édition italienne. Professeur, il refusa de prêter serment au régime fasciste et fut exclu de l'Université. Responsable avec Carlo Levi de la branche turinoise de *Giustizia e libertà*, il fut arrêté et emprisonné, puis confiné dans les Abruzzes. Libéré, il reprend le combat et est finalement arrêté par les fascistes, emprisonné dans la tristement célèbre « Regina Coeli », la prison de Rome où il fut torturé à mort en 1944.

A propos de ce portrait, Carlo Levi écrivait : « *Ces mains rouges, comme elles furent détestées ensuite par les chefs de l'Ovra (police politique fasciste, la Gestapo mussolinienne) ! Ce fait est rapporté par l'espion Pitigrilli. Quand je les ai peintes elles étaient seulement le souvenir des ghettos de la Russie, le dernier signe d'une vie précédente, dans le cours des générations* ». Tout est dans le « seulement », évidemment. Auparavant, elles étaient un rappel

de l'origine ukrainienne de Ginzburg ; mais et c'est là le caractère en quelque sorte prémonitoire, elles sont devenues un signe évident de résistance, tellement évident que même l'Ovra l'interpréta directement ainsi.

**La guerre partisans (1944) : huile sur toile de grandes dimensions
(73 x 100),**



qui représente un cadavre, entouré de têtes d'animaux morts. C'est une allégorie des massacres qui ont frappé celles et ceux qui ont eu le courage de résister au fascisme et au nazifascisme. Outre le cadavre et les têtes d'animaux morts, on remarque au milieu de la toile une rose blanche, qui est le symbole de la vie qui continue : thème que l'on retrouve dans la chanson de résistance : *Bella Ciao*. C'est une œuvre que Carlo Levi a peinte à Florence, alors qu'il doit se cacher, ne sort qu'à la nuit tombée et que dans sa retraite clandestine, il participe à la direction du Comité Toscan de Libération Nationale.

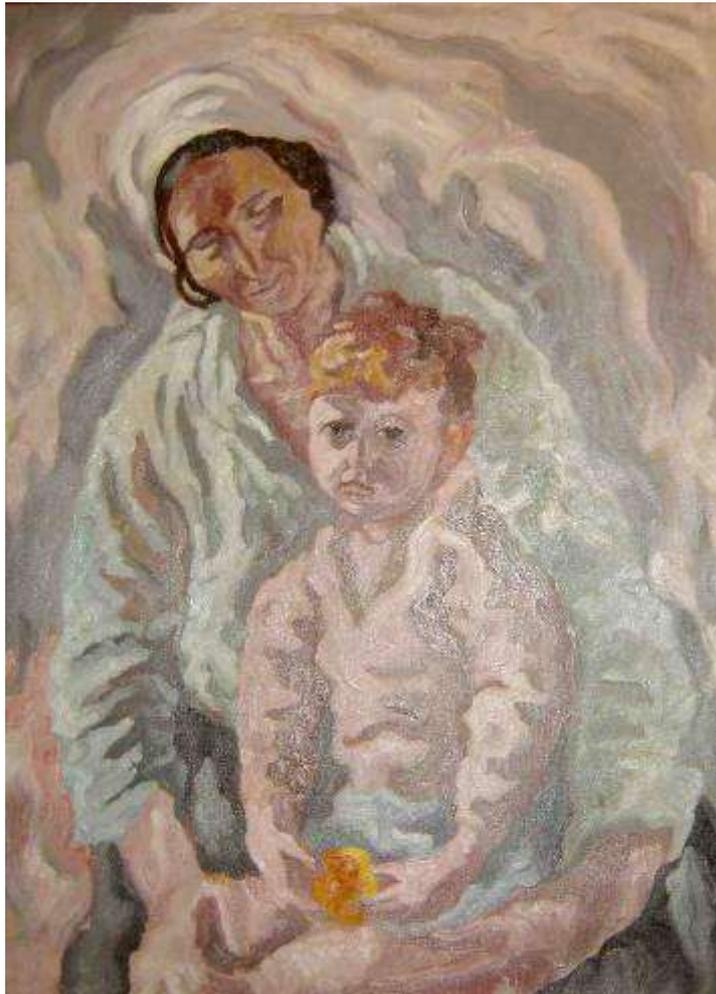
Carlo Levi confiné.

En 1954, la Biennale de Venise, tout naturellement, réserve une salle à Carlo Levi et prévoit 50 toiles. Carlo Levi en impose finalement 71, dont 30 tableaux de Lucanie, disposés les uns à côté des autres comme pour créer une immense mosaïque picturale où apparaissent paysages, visages et personnages. Encore une fois, il serait nécessaire de présenter au public de langue française l'entièreté du travail pictural de Carlo Levi.

Les tableaux de la Lucanie ont marqué un tournant dans la conception de la peinture et pas seulement chez Carlo Levi. Ils sont en

quelque sorte à l'origine du courant néo-réaliste, à forte connotation poétique, qui devait trouver son développement (en peinture, mais aussi au cinéma, en littérature...) au sortir de la période de guerre. « *La Lucanie a été la rupture ... Ces terres, ces personnes ... avaient une existence qui refusait tout miroir, toute métamorphose magique. Ainsi je commençai le détachement, qui est la liberté, la compréhension et l'amour* ».

La sorcière et l'enfant (1936) : huile sur toile (100 x 73),

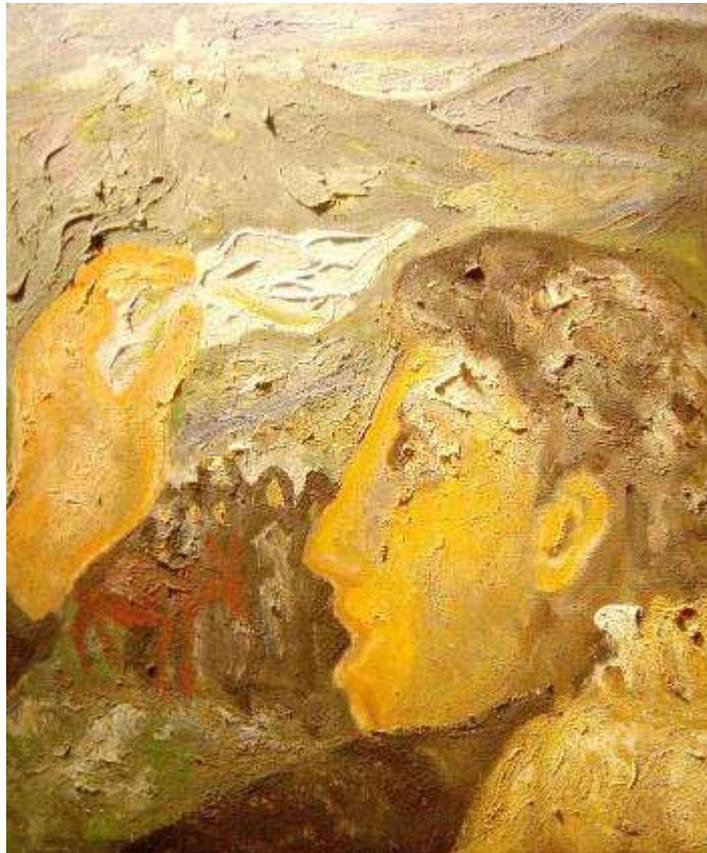


qui représente une femme et un enfant. Elle a été peinte pendant le séjour forcé de Carlo Levi en Lucanie (Basilicate), à Aliano, où il fut confiné en raison de ses activités politiques hostiles au régime. Ce sont des personnages qui seront au centre du livre « *Le Christ s'est arrêté à Eboli* », où la sorcière est précisément la logeuse de Carlo Levi. « *Ma sorcière m'attendait comme d'habitude sur le seuil avec son grand corps noir...* » Du point de vue de la peinture, il est clair que ce tableau réassume et

réinterprète toute une tradition méridionale des madones à l'enfant, elles-mêmes évidents symboles de la fertilité universelle, de la société et de la civilisation « *contadine* » (c'est-à-dire rurale, campagnarde et pour tout dire, paysanne).

Carlo Levi et la FILEF

L'adieu de l'émigrant (1973) : acrylique sur toile (60 x 50).

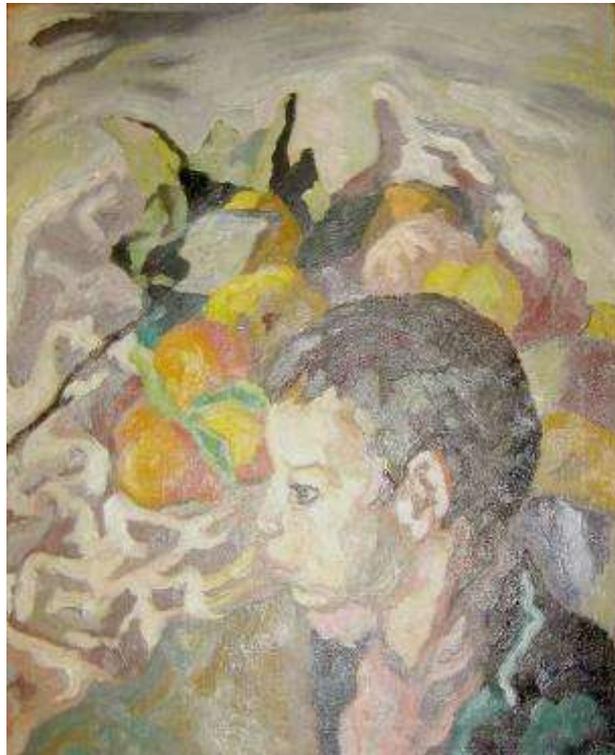


Le titre est suffisamment clair. Il s'agit pour Carlo Levi, qui est président fondateur de la FILEF (acronyme désignant en italien la Federazione Italiana dei Lavoratori Emigrati e Famiglie et en français : Fédération Italienne des travailleurs émigrés et de leurs familles), créée en 1967, de rappeler le déchirement et la douleur de tous ceux qui ont été contraints par le sous-développement économique et par la misère à fuir leur région d'origine. C'est également une évocation de la désertification qui en

résulte. Ce thème est fréquent dans toute l'œuvre de Carlo Levi. Il l'évoquera aussi du haut des tribunes politiques, en ardent défenseur des hommes des régions les plus démunies d'Italie. Le tableau évoque la condition humaine de marginalisation et d'aliénation commune à tous les émigrés, qu'ils le soient individuellement ou collectivement, que ce soient des personnes ou des populations entières. L'émigration italienne pour Carlo Levi est consciemment une métaphore du mouvement d'émigration qui frappe tous les peuples déshérités du monde, une métaphore de toutes les grandes migrations, imposées aux individus et aux populations par le système d'exploitation et de domination capitaliste.

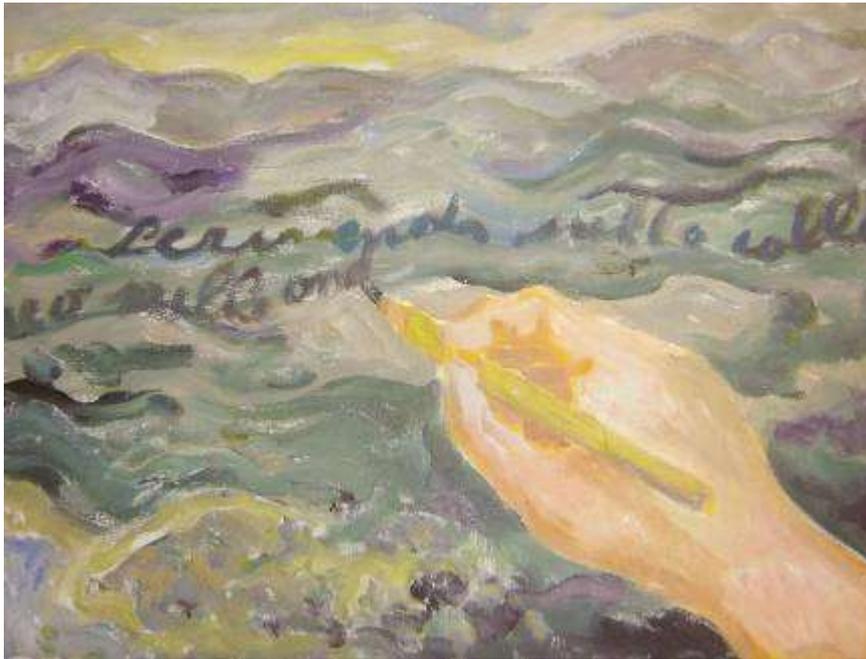
2. Carlo Levi et l'écriture

Le fils de la Parrocchia (1936) : huile sur toile (61 x 50),



qui représente un des enfants que Carlo Levi a rencontrés lors de son séjour à Aliano. Comme les autres tableaux qu'il a créés durant son exil en Lucanie, c'est un tableau peint avec des « couleurs humbles », devait écrire dès cette époque Carlo Levi à sa mère. Il s'agit également d'un tableau-manifeste d'engagement civique et de dénonciation de la misère de cette région, pauvre d'entre les pauvres, où le Christ lui-même n'était pas arrivé. Les tableaux de Lucanie sont des paysages, des scènes de vie paysanne, des portraits de femmes, de vieux, d'enfants. Les portraits d'enfants sont assez nombreux. « *Ce sont des enfants, disait Carlo Levi dans le Christ, qui venaient me chercher chez moi, restaient à se chauffer devant le feu de la cuisine, ou me demandaient d'aller jouer avec eux sur la place en terrasse... Le plus petit était le fils de la Parrocchia* ».

En écrivant sur les collines ou sur les vagues (1973) : acrylique sur toile (50 x 64).



C'est un tableau étrange où Carlo Levi fait la liaison entre la peinture et l'écriture, où il tente une sorte de synthèse entre les mots et les images, entre les deux formes d'expression qui furent les siennes durant son existence. Il faut signaler la parenté de thème (« écrire sur les montagnes ») avec Malcolm de Chazal, peintre, écrivain, poète, philosophe mauricien (Vacoas 1902 – Port-Louis 1981) qui était l'exact contemporain de Carlo Levi et qui partageait les mêmes préoccupations, les mêmes intuitions concernant la face cachée et la sensualité des arbres, des plantes, des choses, des êtres ; ce qui est le cœur-même de la millénaire « civilisation contadine » et de la vision poétique du monde. Ce tableau mérite qu'on s'y attarde. Qu'y voit-on ? Une main qui écrit sur des montagnes et sur des vagues, sur des montagnes ou sur des vagues, on ne sait trop. La main écrit le sens du tableau, elle dévoile ce qui est mystère : elle dit le titre de l'œuvre. Il n'y a pas de doute possible quant à la main qui impose ainsi sa marque à cet univers « ondoyant » : c'est celle de Carlo Levi. Le peintre

entre ainsi dans sa toile. On perçoit bien toute la différence d'avec l'autoportrait ; ici le peintre ne se représente pas, ne cherche plus à se revendiquer comme tel : il est. Dès lors, il impose le sens au tableau, c'est-à-dire à l'univers. Ceci n'est pas sans rapport avec le tableau de Magritte intitulé : « Ceci n'est pas une pipe ». C'est le texte qui donne tout son sens à l'image.

3. Carlo Levi et la peinture

Autoportrait à la palette (1935) : huile sur toile (66 x 50).



Composition classique, sorte d'archétype de la peinture de chevalet. On y remarque cependant une caractéristique, une façon constamment présente dans la longue aventure picturale de Carlo Levi : une sorte de tremblement de l'air qui donne au tableau le mouvement de la vie. Cette sinuosité de la trace sur la toile, ce trait qui parcourt l'espace en d'immatérielles ondes lumineuses et colorées, est un trait déterminant de la peinture de Levi du moins, à partir de son passage à Paris. On peut y voir une certaine parenté avec la manière picturale du Hollandais Van Gogh, de l'Autrichien Kokoschka et du Russe Soutine.